

ne trouvent plus aujourd'hui que très peu d'amateurs dignes d'elles." Il est vrai que Gioberti parlait de l'Europe entière (qu'ent-il dit de l'Amérique ?) ; mais il n'excepte point l'Italie, et nous savons fort bien que l'Italie avant tout entrait dans ses projets de réforme.

Au reste, pas n'est besoin de témoignages ; il suffit, pour affirmer la décadence de la philosophie en Italie, de savoir comment elle y est enseignée. Les sciences philosophiques requièrent, pour être étudiées avec fruit, une longue préparation : leur instrument nécessaire, c'est l'intelligence, et je ne sache pas que les Américains eux-mêmes aient jusqu'à ce jour inventé aucune machine pour agir sur cette faculté spirituelle par la lumière, la vapeur ou l'électricité. Il faut donc au XIX^e siècle suivre le vieux procédé employé au temps d'Aristote et de saint Thomas, je veux dire accoutumer le jeune homme à raisonner sur des idées, lui faire gravir lentement la montagne des connaissances humaines et le forcer à tout observer le long du chemin, dans le monde et en lui-même. Alors, mûri et développé, son esprit verra toute la portée d'un principe et, debout sur la plus haute cime de la métaphysique, il pourra sonder d'un regard assuré non seulement les larges avenues plus rapprochées de lui, mais encore les routes et même les sentiers qui y conduisent. Quand il descendra ensuite à l'application des sciences mécaniques, politiques ou sociales, il ira droit son chemin sans errer jamais et sans jamais trébucher. Or, en Italie comme en Espagne, comme en France, comme ailleurs aussi peut-être, il est trop de collège où l'on a cru arriver à ce résultat désiré par quelques études plus ou moins superficielles de linguistique et de littérature. On a été amèrement déçu, et là où l'on a réussi à force de patience et d'efforts à hisser le pauvre étudiant sur le sommet des grands principes, l'on n'a fait de lui après tout qu'un philosophe très médiocre qui pouvait assez bien peut-être suivre le développement d'une idée dans le monde des lettres, mais qui était incapable d'en faire l'application aux sciences naturelles et, partant, de répondre aux objections cueillies par milliers dans ce champ si ardemment exploré de nos jours. Que cette manière d'étudier la philosophie est loin de ressembler à la méthode suivie aux âges brillants d'Aristote, de saint Thomas et même de Suarez ! Aussi, combien les résultats en sont différents !

Cette lacune, quelque regrettable qu'elle soit, n'est pas encore la plus grave. Dans ces institutions dont nous venons de parler, le jeune Italien ne peut saisir, sur la mer de la science, que des épaves, c'est vrai ; mais encore, sur une épave, il arrive parfois qu'un naufragé se rende au port. Il est d'autres établissements, comme les lycées royaux, où l'on se contente de lui faire voir l'immensité de la science, et où on lui refuse même le canot qui pourrait le porter au rivage. Ce sont ces collègues qui, pour se conformer soigneusement aux mauvaises habitudes des écoles allemandes, ne font étudier de la philosophie qu'une courte introduction à cette science. Deux heures par semaine seulement, et cela pendant les dernières années de son cours, le jeune homme porte au pied de la chaire du professeur de *Propédeutique* un esprit distrait par une foule d'autres études secondaires, et n'en remporte la plus grande partie du temps que des idées vagues, décousues et tout à fait incapables de lui servir de guide dans la suite. N'y aurait-il point à craindre le même résultat du système qui veut qu'au Canada l'étudiant ait à acquérir pendant sa philosophie les connaissances mathématiques et scientifiques laissées de côté jusque-là. En visant deux buts, ne s'expose-t-on point à les manquer l'un et l'autre ?

Quoiqu'il en soit, en Italie, une ressource reste au jeune homme : celle d'aller dans les grandes Universités puiser une philosophie plus complète. Mais combien qui s'en dispensent ! et encore faut-il dire que ceux-là sont les plus fortunés. Car ceux qui y vont ou bien perdent leur temps en suivant un cours donné sans ordre, ou bien perdent le bon sens en s'abreuvant d'erreurs fondamentales.

Bannie des écoles, la philosophie aurait tort de se plaindre de l'ostracisme auquel elle est condamnée dans l'enseignement des lettres et des sciences. Elle seule peut en rendre raison, c'est vrai, mais dans le siècle des lumières et dans un pays illuminé par le soleil des loges maçonniques, qu'est-il besoin de la raison ? Aussi qu'il peu de cas l'on fait des philosophes, de ceux-là même qui contribuèrent puissamment à la perversion intellectuelle de la génération présente ! De Melchior Gioia, de Jean Dominique Reomagnosi, c'est à peine si l'Italie en garde le souvenir. Rosmini et Gioberti ont depuis longtemps été oubliés. Mamiani se plaint de ce que presque personne ne lise ses livres. Si l'on va aux cours d'un Spaventa ou d'un Vera, c'est bien plutôt pour rire que pour s'instruire. Que reste-t-il donc ? Rien, absolument rien, sinon un essaim de professeurs matérialistes que le gouvernement de l'Italie rachetée (redenta) a eu soin d'appeler à presque toutes les chaires de philosophie et auxquels il décerne, en dépit de leurs sophismes et de leurs extravagances, le titre pompeux d'*illustrations* de la science par la bouche de son ministre Bacelli.

L'effet naturel de ce discrédit dans lequel est tombée la reine des sciences est de faire recevoir avec honneur toute erreur, quelque absurde et monstrueuse qu'elle

puisse être. Et pas n'est besoin pour cela que cette erreur se draper dans les riches vêtements d'un sophisme ou se farde avec art ; non, elle peut se présenter sans masque, sa difformité même la fera applaudir de tous les docteurs brevetés du gouvernement. La preuve en est l'enthousiasme frénétique avec lequel sont acclamés aujourd'hui d'un bout à l'autre de l'Italie le rationalisme dans toutes ses diversités, le panthéisme sous ses formes bizarres, le matérialisme le plus abject et le positivisme le plus éhonté. Pourvu qu'un système fasse une charge à mort contre Dieu, l'âme et la vie future, il trouve tout aussitôt des adhérents et des propagateurs et dans la presse et dans les chaires d'enseignement. Combien de prétendus philosophes ont été pour cela seul canonisés par la révolution triomphante ! Ils ont rejeté comme des vieilleries ridicules les derniers vestiges de la philosophie nationale, ils ont mis à sa place tous les systèmes nuageux éclos au-delà des Alpes ; ils ont fait de la science-reine un art de bas et vile charlatanisme, ils ont débité et érigé en dogmes toutes les sottises d'une raison fourvoyée par l'orgueil ; mais en retour, ils ont eu le triste courage de former un aréopage de blasphémateurs : à eux, honneur et gloire ! Ne le méritent-ils pas ? Ils sont traîtres à Dieu et à leur pays.

L'histoire un jour, nous le savons, assignera à ces sycophantes encensés aujourd'hui la place qu'elle a donnée à celui qui jeta un brandon enflammé dans le temple de Diane à Ephèse. Elle les nommera pour les maudire. Mais, comme ils jouent à présent un rôle important dans la comédie italienne, comédie qui déjà tourne au tragique, nous nous réservons de les présenter bientôt, tels qu'ils se sont affublés eux-mêmes, aux risées de nos bienveillants lecteurs.

GIULIO.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 25 avril 1882.

Darwin n'est plus ; Darwin a rendu sa belle âme à Dieu ; Darwin a quitté cette vallée de larmes pour une autre vallée où il aura à s'expliquer sur ses savantes théories qui sont le *summum* de la philosophie moderne.

L'Angleterre perd en lui un savant illustre qui a ouvert à l'intelligence humaine de nouveaux horizons sur l'origine de l'homme.

Ce profond philosophe mérite les honneurs qu'on rend à sa dépouille mortelle, non seulement à cause de ses découvertes sur nos ancêtres, mais aussi parce qu'il fut le grand naturaliste de notre époque.

Le cadre de cette chronique est trop étroit pour qu'il me soit possible de réfuter ses théories plus qu'étonnantes.

Darwin a voulu nous prouver que nous descendions des singes. Voilà, ma foi, de tristes aïeux !

Il aurait pu nous choisir un animal plus noble. Pour moi, je préfère l'origine que Lamartine nous donne :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

* *

Tout le monde se plaint du froid qui persiste en dépit de l'almanach.

Cet aimable printemps, qu'une foule de poètes s'approprièrent à saluer de leurs chansons, est devenu aussi hypothétique que les systèmes de Darwin.

La nature semble avoir pris le deuil de ce chercheur infatigable ; Jumbo, l'éléphant géant, en est tout triste :

Tandis que la tête inclinée,
Nous nous perdons en tristes vœux,
Le souffle de la destinée
Frissonne à travers nos cheveux.

C'est en vain que dimanche dernier j'ai été dans les champs cueillir la primevère : elle n'existe que dans les serres chaudes. Le lilas n'a pas encore émaillé de son sourire rose la gravité sombre de nos bois ; l'aubépine cache sa couronne blanche comme une vierge qui craint de se compromettre ; et le saule est si peu vert et à un air si lugubre, qu'on le compare à l'étendard irlandais, hélas ! privé du soleil de la liberté.

Rien ne vient réchauffer cette atmosphère d'ennui que nous respirons.

C'est à peine si l'on accorde quelque attention au triste démolé de Blaine avec Shipperd, *l'homme-guano*.

Plus on dépouille de correspondances, moins on trouve de preuves : le président de la Compagnie Péruvienne n'a tout l'air d'un fin renard qui a fait tomber le naïf Blaine dans son piège.

Toute cette affaire peut se résumer dans une fable de Lafontaine : *le loup et le renard*.

On sait que le renard s'étant aventuré jusqu'au fond d'un puits, s'aperçut, mais trop tard, que ce qu'il avait pris pour un fromage n'était qu'un reflet de la lune.

Le loup, qui se promenait par là, fut attiré à son tour par le même objet et par les paroles fallacieuses du renard, qui lui vanta son prétendu fromage :

Camarade, lui dit-il, venez partager mon festin.

Le loup, qui était affamé, prit la place du renard au

fond du puits, et celui-ci put ensuite tout à son aise se moquer du loup.

Shipperd, comme le renard de la fable, a su attirer à lui maître Blaine qui, lui aussi, a cru à la réalité du fromage.

Le loup fut un sot de le croire.

Ce bon Lafontaine, comme il connaissait bien les bêtes... et les gens !

* *

Toujours des lunatiques :

Un jeune homme, nommé Jarrett, vient d'essayer de se donner la mort à Philadelphie, à la station du chemin de fer qui conduit à New-York.

Cet insensé a ensuite avoué qu'il était en route pour la France, où il comptait assassiner le président Grévy. Est-ce assez stupide ?

Depuis que ce misérable Guiteau a commis son crime, on ne sait combien de malheureux ont cherché à l'imiter.

MacLean, qui a tiré sur la reine d'Angleterre, est un idiot de cette espèce.

Oh ! que la potence est longue à accomplir son œuvre ! On ne pendra Guiteau que le 30 juin prochain !

* *

On annonce qu'au Grand Opéra, à Paris, un grand scandale vient d'avoir lieu. Un officier de cuirassiers, agacé par la voix fausse d'un acteur, a tellement sifflé et vociféré, que l'on a dû suspendre la représentation. On jouait *Les Huguenots*, et c'est M. Jourdain, remplissant le rôle de Saint-Bris qui, par son mauvais jeu, a fait naître cette tempête.

A New-York, on n'a pas l'habitude de témoigner aussi bruyamment son mécontentement. Lorsqu'une pièce ne vaut rien ou qu'elle est mal jouée, le public reste froid : c'est sa manière de désapprouver ; tout autre acte de mécontentement bruyant serait considéré comme *improper*, inconvenant.

Lorsque nous sommes au théâtre, nous n'usons de notre droit de spectateur que pour applaudir. Je trouve que ce n'est pas assez ; un bon coup de sifflet de temps à autre nous débarrasserait bien plus sûrement des mauvaises pièces et des acteurs médiocres qui abusent de notre patience !

Puisque nous parlons théâtre, signalons la présence de la troupe d'acteurs français de M. Grau, à New-York, où ils vont jouer jusqu'au mois de mai. Après cette date, ils rentreront en France prendre un peu de repos.

Voilà deux ans que ces intrépides artistes se promènent en Amérique.

Ils ont été partout ; ils ont tout vu, tout observé, les pays froids, les pays chauds ; ils ont traversé des forêts vierges et des lacs pleins de crocodiles, les déserts de sable et les rivières qui roulent de l'or. Ces courageux propagateurs de l'art ont laissé beaucoup des leurs derrière eux : la fièvre jaune les a décimés ; mais cela ne les empêche pas d'être gais. Chacun rapporte de ce long voyage une foule de choses : ce sont des singes, des perroquets, des oiseaux des tropiques, des pièces d'or à toutes les effigies et beaucoup de diamants.

ANTHONY RALPH.

Les journaux de Québec nous apprennent que M. l'abbé Alphonse Lemieux, fils de M. Narcisse Lemieux, marchand de fers, et neveu de Monsieur le grand vicaire Légal, a subi ses examens du Doctorat en théologie au collège de la Propagande, à Rome, avec le plus brillant succès.

M. Lemieux a été ordonné prêtre le samedi Saint, dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Il reviendra à Québec dans le cours de l'été, à la suite d'un voyage en Terre-Sainte, qu'il fait maintenant.

Nos plus sincères félicitations à sa famille.

M. Alphonse Lemieux est élève du Séminaire de Québec.

La moitié de l'inquiétude et de l'ennui que l'homme endure dans le monde, provient de ce qu'il contracte des dettes. On dirait que certaines personnes sont nées pour acheter et s'engager outre mesure, aussi longtemps qu'elle ne sont pas tenues de payer comptant. Donnez-leur une occasion d'acheter à crédit, et la question du paiement ne les embarrasse aucunement. Mais quelle moisson de peines récolte celui qui sème dans les dettes ! Combien de chevelures sont blanchies et de vies abrégées, que de suicides et de meurtres sont provoqués par les dettes ! Et, cependant, comme il est facile d'éviter ce terrible monstre ! Tout jeune homme devrait, au commencement de sa carrière, se faire une règle sévère de ne jamais s'endetter pour aucune raison. N'achetez aucune chose à moins d'avoir l'argent nécessaire pour le payer comptant. Ne faites pas attention à "l'occasion favorable," à "la chance rare," au "bon marché," etc. ; ce sont autant de pièges destinés à faire des victimes.

NE VOUS ALARMEZ PAS.—Toutes les maladies des voies urinaires, spécialement les maladies de bright, diabète et des rognons, peuvent être radicalement guéries par les Amers de Houblon.